

PROLOGUE

Ma queue est fantastique. Si vous ne me croyez pas sur parole, prenez en compte tous ses mérites. Commençons par le plus évident.

La taille.

Bien sûr, certains vous diront que la taille importe peu. Vous voulez mon avis ? *Ils mentent.*

Aucune femme ne voudrait un minuscule diamant à son doigt au lieu de trois carats. Aucune ne voudrait un billet de un dollar au lieu d'un de cent.

Et aucune ne voudrait chevaucher un poney minuscule au lieu d'une queue de rock star pour un rodéo de plaisir.

Pourquoi ? Parce que, plus c'est gros, mieux c'est. Le plaisir est décuplé. Demandez à n'importe quelle demoiselle qui a déjà dû prononcer ces mots redoutés : « Tu es dedans, là ? »

Jamais une fille ne m'a posé cette question.

Vous vous demandez sûrement : elle est grosse, oui, mais à quel point ? Voyons... Un gentleman ne

révèle pas ses secrets. Je suis peut-être un dieu sous la couette, mais je reste un homme bien élevé. J'ouvre la porte aux femmes avant de leur ouvrir les cuisses. Je les aide à retirer leur manteau, je leur offre le dîner, je les traite comme des reines à l'intérieur comme à l'extérieur du lit.

Mais je comprends... Vous voulez une image à laquelle vous raccrocher. Un nombre de centimètres pour vous faire saliver. Très bien. Fermez les yeux. Imaginez une queue de la taille de vos rêves ; la mienne est foutrement plus grosse.

L'apparence, maintenant. Soyons honnêtes. Certaines verges sont laides à en pleurer. Je n'entre-rais pas dans les détails. Vous les connaissez, et, en ce qui me concerne, je souhaite que vous n'ayez plus que ces mots en tête : long, épais, doux, ferme. Si les maîtres de la Renaissance avaient sculpté des verges, la mienne leur aurait servi de modèle.

Mais pour être honnête, tout cela n'aurait aucune importance si mon engin ne possédait pas l'attribut le plus important.

La performance.

En fin de compte, la queue d'un homme devrait être mesurée par le nombre d'orgasmes qu'elle donne. Je ne parle pas des vols en solitaire. C'est de la triche, ça. Je parle des orgasmes avec un grand « O », ceux qui font qu'une femme cambre le dos, courbe les orteils, hurle à en briser les vitres... Ceux qui font chavirer son univers.

Comment quantifier le plaisir procuré par mon engin ? Je ne suis pas du genre à révéler des secrets d'alcôve, mais je peux vous dire une chose : les états de service de ma queue ne sont entachés par aucun faux pas.

Et dire qu'elle va devoir prendre une pause !

UN

Les hommes ne comprennent pas les femmes.
C'est un fait indiscutable.

Prenez ce type, par exemple.

Ce mec, là-bas, au coin de mon bar. Le coude sur le comptoir en métal, il a pris la pose typique de celui qui veut passer pour un gars cool et décontracté. En pleine discussion avec une grande brune portant des lunettes carrées rouges, il caresse sa moustache en guidon et se donne l'air de la personne la plus à l'écoute du monde. Le problème, c'est qu'il a les yeux rivés sur son décolleté.

C'est vrai, la brune possède une belle paire de seins. Et par « belle », j'entends que ses nibards prennent tellement de place qu'ils mériteraient d'avoir leur propre code postal. Mais reprends-toi, mon vieux !

Ses yeux se trouvent plus haut. Et ce sont eux qu'il faut regarder si tu ne veux pas risquer de faire fuir la demoiselle.

Je finis de servir une pale-ale à l'un de nos habitués, un homme d'affaires qui passe chez nous une fois par

semaine. Il a l'air de celui qui maudit son patron de le faire voyager. Le moins que je puisse faire, c'est de l'aider niveau alcool.

— Offert par la maison. Bonne dégustation, dis-je en faisant glisser le verre dans sa direction.

— C'est la meilleure nouvelle de la journée, répond-il en m'adressant un petit rictus avant d'engloutir la moitié de sa boisson et de balancer un pourboire de trois dollars.

Sympa ! Les barmen et barmaids qui travaillent ici vont apprécier : ils comptent sur les pourboires pour compléter leurs salaires. Mais comme Jenny a dû partir plus tôt parce que sa sœur a fait une sorte de crise, c'est moi qui gère le reste des clients pendant que mon associée, Charlotte, s'occupe des comptes.

À l'instant où Moustache-en-Guidon se penche vers Monture-Rouge, celle-ci recule, secoue la tête, attrape son sac et se dirige vers la sortie.

Et voilà ! Je peux vraiment prédire si un homme va choper ou non. La plupart du temps, les chances ne sont vraiment pas de son côté parce qu'il commet les erreurs les plus courantes. Débuter la conversation par une phrase d'accroche stupide, par exemple. « Ma belle, avec toi, mon disque dur n'est jamais mou », ou « Tu devrais vendre des hot-dogs, parce que tu as un don pour réchauffer les saucisses ! » Je n'en croyais pas mes oreilles, moi non plus. Et n'oublions pas cet autre faux pas : le regard baladeur du mec qui ne peut s'empêcher de mater les autres jolies créatures du bar. Rien de pire pour rebuter une femme !

Mais le pire péché, dans un bar, c'est de *supposer*. Supposer qu'elle veut te parler. Supposer qu'elle rentre avec toi ce soir. Supposer que tu peux l'embrasser sans sa permission.

Vous savez ce qu'on dit : avec des suppositions, on ne va jamais très loin.

Et moi, dans tout ça ?

Jetez donc un œil à mon diplôme. À l'université, je me suis spécialisé à la fois dans la finance et dans le langage féminin – et j'ai obtenu les félicitations du jury. Je dispose de connaissances encyclopédiques sur les désirs des femmes... et la manière de les satisfaire. Je parle couramment la langue corporelle, les indices et les gestes du beau sexe.

En voici la preuve.

Charlotte tape à toute allure sur le clavier de son ordinateur portable en se mordant le coin de la lèvre, concentrée. Traduction : « Je suis sur ma lancée ; alors, ne m'interromps pas si tu ne veux pas recevoir un coup de poing dans la gueule. »

Bon, d'accord. Ce n'est pas vraiment dans ses habitudes de frapper les gens à la gorge. Mais en tout cas, elle est entourée d'un véritable halo clamant : « Ne pas déranger ».

Moustache-en-Guidon, lui, ne sait ni lire, ni parler, ni écrire le langage féminin. Il marche d'un pas nonchalant le long du comptoir, prêt à se lancer. Pensant visiblement avoir sa chance avec elle.

De mon poste derrière le bar, où j'essuie des verres, je peux pratiquement l'entendre s'éclaircir la gorge

alors qu'il se prépare à saluer Charlotte. Je comprends pourquoi ce type a mis ma meilleure amie dans sa ligne de mire. Charlotte est une déesse de première catégorie. Primo, elle possède des cheveux blonds bouclés et des yeux marron foncé. La plupart des blondes ont les yeux bleus ; Charlotte marque donc beaucoup de points avec ce rare combo de la mort, d'une absolue beauté, qui vous percute de plein fouet et sans prévenir.

Deuzio, elle est pourvue d'un humour pince-sans-rire fantastique.

Tertio, c'est une jeune femme brillante.

Mais ces deux dernières qualités, Moustache-en-Guidon ne les connaît pas. Tout ce qu'il sait, c'est que Charlotte est à tomber par terre ; il s'apprête donc à passer à l'abordage. Attrapant le tabouret à côté d'elle, il lui adresse un sourire plein de dents. Charlotte tressaille, surprise que ce mec ait envahi sa bulle de travail.

Charlotte sait très bien gérer ce genre de situation toute seule. Mais il y a des années, nous avons conclu un pacte que nous avons renouvelé lorsque nous avons monté cette affaire ensemble. Si l'un de nous deux a besoin d'un faux petit ami ou d'une fausse petite amie pour s'extirper gracieusement d'une situation délicate, nous avons juré d'intervenir et de jouer le jeu.

C'est un stratagème que nous utilisons depuis l'université, et il fonctionne à merveille.

L'une des raisons pour lesquelles il marche si bien, c'est que Charlotte et moi ne formerons jamais un véritable couple. J'ai trop besoin d'elle comme amie, et vu le nombre de fois où elle a rigolé avec moi ou pleuré sur

mon épaule, je lui suis tout autant indispensable. C'est là une autre explication du succès de cette tactique : nous savons tous les deux que nous ne serons jamais plus que des potes.

Je fais le tour du bar et me dirige droit vers Charlotte, au moment exact où Moustache-en-Guidon arrive à sa hauteur et se présente avant de lui demander son nom.

Je me glisse auprès d'elle et effleure d'une main le bas de son dos, comme pour marquer mon territoire. Comme si j'étais celui qui avait le droit de toucher son corps, de glisser ses doigts dans ses cheveux et de plonger ses yeux dans les siens. Je penche la tête et adresse au type mon plus beau sourire de faux-cul, parce que, dans ce scénario, je suis le sacré veinard qui la ramène chez moi.

— Ma fiancée s'appelle Charlotte. Ravi de te rencontrer. Je suis Spencer, dis-je en tendant la main vers lui.

Pigeant qu'il vient à nouveau d'être rayé de la partie, le mec fronce le nez comme un lapin.

— Bonne soirée, marmonne-t-il avant de se précipiter vers la sortie.

Charlotte incline son menton dans ma direction et m'adresse un hochement de tête approuvateur.

— Regarde-toi ! Capitaine Fiancé à la rescousse, dit-elle en passant sa main le long de mon bras et en pressant mon biceps. Je ne t'ai même pas vu approcher.

— C'est pour ça que je suis là. J'ai des yeux partout, dis-je en verrouillant la porte d'entrée.

Le bar est vide. Il ne reste plus que nous, comme souvent à l'heure de la fermeture.

— Et d'habitude, tes mirettes sont occupées à balayer la pièce à la recherche de femmes disponibles, lâche-t-elle en me lançant un regard qui veut dire « Je te connais si bien ».

— Que veux-tu ? J'aime que mes yeux fassent de l'exercice, tout comme le reste de mon corps, dis-je en tapotant mon ventre plat comme une planche.

Charlotte se met à bâiller.

— Va te coucher, lui dis-je.

— Tu devrais y aller, toi aussi. Mais non, suis-je bête ! Tu as probablement un rancard.

Elle n'est pas loin de la vérité. C'est habituellement le cas.

Plus tôt dans le mois, j'ai rencontré une vraie bombe à la salle de gym. Elle s'entraînait dur et s'est entraînée encore plus dur avec moi lorsque je l'ai penchée sur le dossier de mon canapé. Le lendemain, elle m'a envoyé un message pour me dire à quel point ses cuisses lui faisaient mal et qu'elle avait adoré ce moment. Impatiente de me chevaucher à nouveau, elle me suppliait de la contacter si je passais un jour par Los Angeles.

Tu m'étonnes. Une fois qu'on a testé le filet mignon de bœuf, difficile de se contenter à nouveau de sauce bolognaise en conserve.

J'ai gardé son numéro. On ne sait jamais, pas vrai ? Il n'y a rien de mal à ce que deux adultes s'éclatent pendant une nuit et se séparent le matin, le pas léger grâce à une multitude d'orgasmes.

C'est toujours ainsi que ça devrait se passer. La première règle des rendez-vous galants est la suivante : toujours satisfaire la demoiselle une première fois, puis, idéalement, une seconde fois avant de penser à soi. Les deux suivantes sont tout aussi simples : ne pas s'attacher et ne jamais, jamais, se comporter comme un salaud. Je suis mes propres règles, et elles m'ont rendu la vie facile. J'ai vingt-huit ans, je suis célibataire, riche, beau gosse et bien élevé. Pas étonnant que je baise !

Mais ce soir, ma queue est de repos. L'heure du coucher a été avancée.

Je secoue la tête en réponse à la question de Charlotte tout en reprenant le nettoyage des plans de travail.

— Nan, j'ai un petit-déjeuner prévu à sept heures et demie demain matin avec mon père et un type à qui il essaie de vendre son magasin. Je dois être frais et dispos pour faire bonne impression.

Charlotte pointe la porte du doigt.

— Il faut dormir pour être beau, Spencer. Je m'occupe de la fermeture.

— N'y pense même pas ! Je suis venu remplacer Jenny. C'est toi qui rentres. Je vais te héler un taxi.

— Tu es au courant que je vis à New York depuis cinq ans, n'est-ce pas ? Je sais comment héler un taxi tard le soir.

— J'ai parfaitement conscience que tu es une jeune femme indépendante. Mais je m'en fiche — je te renvoie chez toi. Ce que tu fais là, tu peux t'en occuper depuis ton appartement, lui dis-je en jetant le torchon dans le

lavabo. Attends ! Tu n'as pas peur que Bradley l'Andouille traîne dans le hall d'entrée pour t'offrir des fleurs à cette heure de la nuit ?

— Non, répond-elle. En général, c'est pendant la journée qu'il me tend des embuscades pour s'excuser. Hier, il m'a envoyé un nounours d'un mètre de haut qui tenait dans ses pattes un cœur en satin rouge sur lequel était écrit : *Je t'en prie, pardonne-moi*. Bon sang, qu'est-ce que je suis censée faire de ça ?

— Renvoie-le-lui. À son bureau. Après avoir écrit *N-O-N* au rouge à lèvres sur le cœur.

L'ex-petit ami de Charlotte est un crétin de première, un abruti fini, et jamais cet idiot ne pourra la reconquérir. Je lève la main.

— Une seconde. Est-ce que par hasard ce nounours aurait une patte avec un majeur ?

— En voilà, une bonne idée ! s'exclame-t-elle en riant. J'aimerais juste que tout l'immeuble ne soit pas au courant de mes problèmes.

— Je sais. J'aimerais que tu ne tombes plus jamais sur lui jusqu'à la fin des temps.

Je lui hèle un taxi, dépose une bise sur sa joue et la renvoie chez elle. Après avoir fermé le bar, je me rends dans mon appart de West Village. Ce sixième étage d'une superbe maison de grès rouge, typique de New York, dispose d'une terrasse avec vue sur tout le sud de Manhattan. L'idéal lors d'une soirée de juin comme celle-ci.

Je jette mes clés sur la table de l'entrée tout en parcourant mes derniers messages sur mon portable.

Je ris en découvrant un message de Harper, ma sœur ; elle m'envoie une photo tirée d'un magazine de ragots datant de plusieurs semaines, où j'apparais aux côtés de la bombasse de la gym. Il se trouve qu'il s'agit d'une coach sportive pour célébrités, issue d'une émission de télé réalité quelconque. Quant à moi, je suis le « célèbre play-boy de New York » – le magazine m'a surnommé de la même façon lorsque j'ai été surpris avec une séduisante nouvelle cheffe lors de l'inauguration d'un restaurant à Miami le mois dernier.

Mais ce soir, je reste sage.

Je ne promets rien pour demain.